

mot. Je pense qu'à l'accomplissement de cette destinée, la littérature est plus propice que les arts : ceux-ci, tout-puissans dans leur domaine, n'en franchissent pas la limite : un instant voit terminer l'exécution la plus brillante, l'air emporte le son le plus harmonieux, et tout est fini ; la danse, la peinture, dans la société intime, n'ajoutent absolument rien aux charmes d'une femme ; la littérature, c'est bien autre chose ; elle s'infiltré dans sa nature, elle coule dans ses veines, elle peut à chaque minute faire jaillir ses inspirations ; la foule des pensées qu'elle donne répandent du charme sur les plus simples entretiens, colorent, vivifient l'enceinte qu'elles habitent, donnent une âme, une physionomie aux plus modestes détails de la vie intérieure.

Jamais il ne fut plus nécessaire que dans ce moment de cultiver l'intelligence des femmes, d'en faire une plante féconde portant pensées, inspirations, jugement ; car nous pourrions dire aussi, peut-être, *un grand mouvement intellectuel se manifeste parmi les hommes*. Ils se sont avisés subitement d'un sentiment nouveau ; ils ont enrichi leur âme d'une jouissance ignorée jusqu'à nos jours : *l'amitié d'une femme*. L'usage de faire entrer les femmes pour quelque chose dans la vie morale était totalement inconnu autrefois, et son idée seule eût fait rire nos aïeux. Mais comme ces liaisons si pures, si solides que nulle rivalité ne peut troubler, que nulle jalousie ne peut ternir, deviennent plus communes tous les jours et sont propices au bonheur général, il faut, pour les entretenir, disposer les femmes à tout sentir, tout comprendre ; il faut que chaque pensée pénètre dans leur esprit et n'aille plus frapper un cerveau de pierre et retomber comme une balle morte.

Tels sont donc les changemens, salutaires, il me semble, qui pourraient être apportés dans l'éducation des femmes.

Quant aux moyens de favoriser dès à présent la tendance qu'elles manifestent vers les études scientifiques, artistiques, littéraires, il n'en est point de plus efficace sans doute que de leur ouvrir une voie simple, facile, pour mettre en lumière les créations de la pensée. En littérature, par exemple, je suppose une femme qui nourrisse dès longtemps le germe d'un ouvrage chéri. Cette composition, c'est sa vie, son espérance, son amie dans la solitude, son champ d'asile contre les ennuis du sort. Mais au premier mot qu'elle écrit, une image effrayante se dresse devant ses yeux : elle aperçoit le moment de la publication. Alors elle sera seule, sans conseils, sans appuis ; alors viendront les démarches repoussées, les promesses évanouies, les hauteurs féodales ; de froides figures lui seprocheront son obscurité et son audace ; elle entendra la spéculation lui parler en chiffre, des mots d'argent tomberont lourdement dans ses rêves de gloire. A cette vue, la timidité la glace, le découragement pèse sur son âme et flétrit la création en germe qui meurt au lieu d'éclore.

Le plus grand service que les hommes influens et éclairés puissent rendre aux femmes de notre époque est donc d'apporter des conseils bienfaisans, des recommandations protectrices, entre la composition d'un travail quelconque et la spéculation qui le fera paraître dans le monde. Je sais que les embarras sont grands sur ces routes encombrées ; mais je sais aussi que, s'il est un génie qui puisse aplanir toutes les difficultés, c'est l'amour du bien qui l'inspire.

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

REVERIE.



DIEU a fait la vie douce aux hommes, eux seuls l'ont gâtée. Jugeons-la avec l'enfance du cœur et des sens ; notre jeune passé portera contre nous une triste accusation en même temps qu'il justifiera le créateur. Avant que l'abus des passions eût corrompu en nous les joies fraîches et pures, avant que la société nous eût garrotté de ses liens, étouffés dans ses froides étreintes, avant que nous eussions déshérité l'avenir en voulant tout connaître, oh ! les campagnes étaient belles ! les rayons du soleil nous arrivaient caressans ; l'air avait d'indicibles mélodies, de suaves et pénétrantes odeurs ; tout appelait nos sympathies ! Nos fronts s'épanouissaient heureux sous la paquerette de la prairie et la rose qui fleurit le buisson ; depuis ils se sont empreints d'une pâleur ascétique et fatale : la vieillesse du cœur y a jeté ses ombres froides, austères, à jamais attristantes. Et la vie, de quel éclat, de quelle grâce d'amour elle se paraît ! Ce n'est pas Dieu qui a mesuré l'air, l'espace et le bonheur à l'homme ; ce n'est pas Dieu qui a mis dans nos âmes cette servile dépendance de l'opinion, cet ennui qui naît de l'oubli des autres ; ce désespoir, cette haine ardente et solitaire qui s'élance et bondit frémissante sur la trace des mépris. "Sois juste, nous a-t-il dit ; ne place pas ta confiance dans les choses d'ici-bas, car elles finissent ; conserve surtout la simplicité du cœur."

Hélas ! comme tous, nous avons reçu les dons qui font les jours ; trouvant ces dons trop à la portée du vulgaire, nous les avons dédaignés, niés ; nous avons fait servir notre intelligence à demander à la vie des biens irréalisables, à nous créer des misères d'orgueil et toutes de convention, et dans notre folie nous avons crié avec Job : "Périssent le jour où je suis né, et la nuit dans laquelle une voix a dit : Un homme a été conçu ! qu'elle ne soit pas comptée dans les jours de l'année ni dans le cercle des mois ! Oh ! que cette nuit soit solitaire, et que durant son silence on n'entende jamais les chants de la joie !"

Mon Dieu ! tu m'as donné le sentiment du beau et du bon ; tout indigne que je suis, je te bénis.

MADAME A. DUPIN.